



Par Gérard Hawkins

S'il fallait réduire la guerre de Sécession à sa plus simple expression, l'on pourrait affirmer qu'elle consista, dans une certaine mesure, en une sanglante affaire de frontières démarquant le Nord d'une Confédération sudiste récemment créée et déterminée à maintenir sa souveraineté. D'un point de vue militaire plus abstrait cependant, cette guerre de frontières épousa un trait invisible séparant l'ère napoléonienne des temps modernes.

Etant donné que la plupart des généraux de la guerre civile furent formés à l'académie de West Point durant les décennies qui suivirent immédiatement le règne de Napoléon Bonaparte, ils furent inévitablement imprégnés des principes philosophiques et des concepts militaires de l'empereur français dont ils adoptèrent même les maximes. Lors du conflit fratricide américain, ces officiers qui avaient été nourris des doctrines napoléoniennes se trouvèrent brutalement confrontés à des situations militaires auxquelles l'Empereur n'avait jamais eu à faire face. Les innovations en matière d'armement, comme les fusils à canon rayé et l'artillerie à longue portée, eurent un impact déterminant sur la dimension du conflit et redéfinirent du même coup l'apprentissage même de la guerre. Pareillement, l'acheminement des troupes par voie ferrée ou encore les concentrations importantes de recrues créèrent une multitude de défis inédits qui neutralisèrent en grande partie les connaissances acquises sur les bancs des académies militaires du Nouveau Monde entre les années 1840 et 1860. La guerre de Sécession se révéla un conflit au cours duquel seuls les penseurs militaires perspicaces, c'est-à-dire ceux qui furent non seulement enclins à ôter leurs œillères, mais surtout décidés à ajuster leur comportement aux réalités technologiques, économiques et sociales de leur époque, en d'autres mots les Clausewitziens, se

révélèrent capables d'assumer des responsabilités d'envergure nationale et de les traduire ensuite en résultats probants.

Robert Lee fut sans conteste le représentant le plus notoire de la génération des cadets formés selon les préceptes napoléoniens. Diplômé de West Point et issu de la classe de 1829, huit ans à peine après la mort de Napoléon, il se forgea une solide réputation dans l'armée régulière avant d'être promu à la tête de la plus importante armée de la Confédération.¹ Eu égard à la dimension de ce général confédéré, non seulement comme stratège mais aussi à la place qu'il prit dans la légende, il s'avère intéressant d'examiner ses réactions à l'antagonisme qui existait entre sa formation napoléonienne et les situations militaires auxquelles il fut confronté durant la guerre de Sécession. Au cours de ce conflit, Lee s'obstina-t-il à raisonner et à agir comme Napoléon ? Dans l'affirmative, sut-il adapter les stratégies et les tactiques militaires de l'empereur français aux circonstances insolites engendrées par la guerre civile américaine ? Les réponses à ces deux questions devraient permettre la résolution d'une troisième : Robert E. Lee fut-il réellement le génie militaire que d'aucuns prétendent ?

Dès le début des hostilités, il est clair que la mentalité tactique et stratégique propre à Napoléon joua un rôle déterminant dans la lutte armée. Le 22 juillet 1861, au moment même où les troupes fédérales et confédérées fourbissaient leurs armes en vue du premier engagement de la guerre, celui de Manassas Junction en Virginie du Nord, le général Pierre Toutant Beauregard, l'une des figures sudistes de premier plan à l'époque, annonça fièrement à son état-major que l'ordre de bataille serait calqué sur celui d'Austerlitz, grande victoire remportée par l'Empereur en 1805. Dans l'autre camp, le général Irvin McDowell se préparait également à une offensive de style napoléonien, visant à distraire le front de l'ennemi avec une partie de ses effectifs pendant que l'essentiel de ses forces se ruerait sur ses flancs exposés et attaquerait ses arrières. Le résultat final aurait dû correspondre à l'objectif majeur de la grande stratégie militaire du génie français, c'est-à-dire l'anéantissement total de l'armée adverse. McDowell attaqua avant que le pugnace Beauregard ne puisse recréer la bataille autrichienne. Son avance audacieuse contraignit les Confédérés à demeurer sur la défensive alors que le gros des troupes nordistes assaillait leur aile gauche. L'affrontement se solda néanmoins par la déroute complète des Fédéraux à la suite de la superbe contre-attaque lancée par le général *Stonewall* Jackson

La bataille de First Manassas, communément appelée Bull Run, fut loin de constituer l'unique banc d'essai où la pensée napoléonienne transpira d'une manière aussi pragmatique. Ce premier choc ne fut en fait que l'avant-goût d'une guerre qui fut engagée, analysée et discutée selon les normes de l'Empereur. A titre d'illustration, citons le flamboyant général confédéré George Pickett. Dernier de la promotion de West Point de 1846, Pickett fut un officier profondément imprégné du folklore napoléonien. Il surnommait volontiers son subordonné, Lewis A. Armistead, « le brave des braves », une allusion au sobriquet donné par Napoléon à son fidèle bras droit, le maréchal Ney. Autre exemple encore que celui du général sudiste Ambrose P. Hill qui, en 1862,

¹ Robert E. Lee prit le commandement de l'Armée de Virginie du Nord en 1862 et le conserva jusqu'à la fin du conflit. Ce n'est qu'à la fin février 1865 que le président J. Davis le nomma à la tête de toutes les armées confédérées.

déclara gravement à son état-major que l'armée confédérée était en train de commettre les mêmes erreurs que celles des troupes autrichiennes en 1792.²

Le fait que bon nombre de généraux de la guerre civile s'extériorisèrent selon un concept napoléonien, aussi bien sur les champs de bataille que dans les cantonnements, n'est nullement surprenant. Après tout, lors de leur éducation militaire, ces officiers avaient été pleinement immergés dans un bouillon de culture composé des dogmes et des gestes militaires de l'Empereur. L'armée américaine de l'avant guerre n'était en fait qu'une réplique plus ou moins conforme à celle de la France impériale, tant dans ses doctrines que dans son règlement, sa forme, son style ou encore dans l'adoption de son uniforme. L'enseignement académique de West Point était calqué sur celui de son homologue d'Outre-Atlantique, l'Ecole Polytechnique, et même l'apprentissage de la langue française faisait partie du programme imposé à tous les cadets américains. Le manuel tactique fondamental de l'armée fédérale était le *Rifle and Light Infantry Tactics* du lieutenant-colonel William J. Hardee, un francophile qui avait tout simplement recopié les extraits pertinents des ouvrages militaires français en usage à l'époque. Ce précis identifiait comme la clé de toute victoire, la charge massive de l'infanterie contre le point le plus faible de l'ennemi. L'héritage de Napoléon continua donc, à l'aube de la guerre de Sécession, à dominer inexorablement l'esprit militaire de la jeune Amérique. Ainsi, les principaux protagonistes de la bataille de First Manassas incarnèrent les traditions militaristes de la France impériale, qu'ils avaient embrassées sans aucune réserve. Les antécédents de ces acteurs sont d'ailleurs éloquentes sur ce point. Beauregard était un créole natif de la Louisiane, qui n'avait appris la langue de Shakespeare qu'assez tardivement. Il avait été éduqué à New York par les frères Peugot, deux vétérans de la Grande Armée, qui n'avaient pas manqué de gaver le jeune garçon de récits glorieux des campagnes et des victoires de leur ancien souverain. En tant qu'officier de l'armée régulière, Beauregard traduisit en anglais la plupart des manuels militaires couramment utilisés par l'armée française. L'un de ces ouvrages destinés à l'apprentissage des Confédérés aux méthodes napoléoniennes était *Principles and Maxims of the Art of War*.³ Quant au général McDowell, s'il n'était pas français de naissance, il avait néanmoins étudié en France durant de nombreuses années. Diplômé de West Point et issu, comme Beauregard, de la classe de 1838, il arborait une barbichette taillée à la française, pratiquait couramment la langue de Voltaire et, lors d'un congé pris de l'armée fédérale, c'est dans l'hexagone qu'il choisit de séjourner pendant plus d'un an.

Divers paramètres importants, pour ne pas dire critiques, influencèrent dramatiquement l'issue de la campagne de First Manassas. Ils révélèrent en premier lieu que l'art de guerroyer avait foncièrement changé depuis Austerlitz ou Waterloo et, en second, que cette métamorphose était irréversible. Primo, l'armement individuel du combattant de Bull Run ne fut plus que le reflet lointain de l'encombrant et inefficace mousquet qui équipait les grognards de l'Empereur à l'aube du XIX^e siècle. La plupart des fantassins furent pourvus de redoutables fusils à canon rayé dont la précision et la portée, combinées avec l'amélioration de la poudre et des munitions, procurèrent un avantage non négligeable à des effectifs engagés sur la défensive. Secundo, des mouvements de flanc de style napoléonien se révélèrent difficiles à

² La France déclara la guerre à l'Autriche en avril 1792. L'armée autrichienne, épaulée par les partenaires des trois coalitions avec qui elle avait conclu des traités d'alliance à divers moments, se battit contre les Français sur tous les théâtres d'opérations européens jusqu'à la défaite de Napoléon en 1815.

³ Principes et Maximes de l'Art de la Guerre.

exécuter en zones boisées par des troupes composées quasiment de volontaires inexpérimentés. Tertio, le chemin de fer, une invention relativement nouvelle et tout récemment exploitée par les militaires, bouleversa le tempo de la bataille en assurant le transport rapide et efficace de réserves vers les secteurs en difficulté. Quarto, à l'inverse des armées européennes qui étaient professionnelles, donc disciplinées et bien entraînées, les régiments de l'Union et de la Confédération souffrirent cruellement d'un manque d'encadrement résultant principalement de l'absence d'officiers chevronnés. Cette carence empêcha la bonne coordination des forces sur le terrain et perturba l'application des plans tactiques élaborés par le haut commandement. Finalement, les armées américaines furent dépourvues de troupes de choc, telle que la cavalerie lourde que Napoléon utilisait à bon escient afin de donner de la consistance à ses assauts.

Un paradoxe étonnant apparut dès lors au cours du premier conflit de la guerre civile : les commandants des deux camps étaient prédisposés à se battre selon l'enseignement de Napoléon, mais ni leur armée ni leurs officiers n'y avaient été entraînés. En outre, l'efficacité de l'armement, les difficultés du terrain ainsi que la mobilité des troupes ne favorisèrent guère la mise en œuvre des stratégies du maître français. S'il est notoire que la plupart des généraux issus de West Point briguerent implicitement et à court terme la stature de futur « jeune Napoléon » de la guerre de Sécession, tous durent déchanter rapidement dans la mesure où le déroulement du conflit se démarqua fondamentalement des campagnes du Premier Empire. Quoique ce message fût gravé d'une façon explicite sur le champ de bataille de Bull Run, rares furent ceux qui parvinrent à l'interpréter d'une manière clairvoyante.

La « grande tactique » de Napoléon métamorphosa l'art de pratiquer la guerre tout en modifiant profondément le cours de l'histoire européenne. Elle découla d'un croisement hybride entre les tactiques et les stratégies enfantées par la Révolution française et se caractérisa par un concept visant à l'annihilation de l'ennemi. L'Empereur ne se jeta jamais dans la bataille dans l'unique dessein de posséder le terrain de pour se targuer d'une victoire qui aurait pu être exploitée ultérieurement par des voies diplomatiques ou autres traités de paix. Au contraire, il s'engageait avec l'ambition calculée de détruire complètement son adversaire afin de lui dicter sa volonté. Ce but ne fut pourtant pas toujours atteint avec un franc succès. En revanche, chacune des campagnes impériales fut menée méthodiquement avec le même objectif. De nature agressive et doté d'une volonté de fer, Napoléon chercha toujours à écraser l'ennemi là où il le pouvait. En 1805, à la suite de la capture de l'armée autrichienne à Ulm, il écrivit à l'impératrice Joséphine : *J'ai rempli mon dessein, j'ai détruit l'armée autrichienne.*⁴ Quelques jours plus tard, parvenu aux portes de Vienne, il ajouta : *Il faut battre et détruire l'ennemi comme je l'ai fait à Ulm.*⁵ Pareillement après la bataille d'Austerlitz en décembre de la même année, il mentionna à son épouse que : *L'armée russe est non seulement battue mais détruite.*⁶

La mise en œuvre de la « grande stratégie » de Napoléon atteignit probablement son apogée lors de la campagne de 1806 durant laquelle l'armée prussienne fut défaite à deux reprises le 14 octobre : à la bataille d'Iéna et à celle d'Auerstadt. Les forces ennemies furent rapidement broyées par l'exploitation implacable de cette double victoire et, moins de deux semaines plus tard, l'armée germanique avait tout

⁴ Max Gallo, *Napoléon in Le Soleil d'Austerlitz*, p. 325.

⁵ Ibid p. 329.

⁶ Max Gallo, *Napoléon in L'Empereur des Rois*, p. 63.

simplement cessé d'exister, ce qui laissa le champ libre à l'occupation française de la Prusse. Napoléon s'adressa alors à ses armées victorieuses en ces termes : *l'une des grandes puissances militaires d'Europe a été annihilée*.⁷

Quand l'aura du grand maître s'estompa quelque peu et lorsqu'il fut contraint de reculer sous la pression combinée des grandes puissances internationales, il s'efforça de poursuivre sa méthode de destruction systématique de l'ennemi. Ainsi, à la bataille de Lützen en 1813, Napoléon mit les armées prussiennes en déroute, seul son manque de cavalerie empêcha leur annihilation. En 1814, lors de l'invasion de la France par les alliés européens, la Grande Armée persévéra dans son attitude offensive malgré son infériorité numérique et la présence dans ses rangs de jeunes recrues inexpérimentées. L'Empereur attaqua constamment là où il le put et il parvint même à défaire des armées en nombre supérieur. Jusqu'à la fin, il adhéra à sa formule stratégique simple : localiser l'adversaire, l'attaquer et l'annihiler.

Napoléon adopta également et étendit même la pratique de la guerre totale entamée durant la Révolution française. Alors que les conflits antérieurs s'étaient caractérisés par de brefs duels entre armées professionnelles, ils se transformèrent sous son impulsion en luttes à outrance entre nations, qui impliquèrent non seulement leurs forces militaires respectives, mais également les gouvernements et les populations civiles de chacune d'elles. Le souverain français le plus agressif et le plus implacable de son ère affirma de la sorte sa domination sur les monarchies bien établies d'Europe, comme l'Autriche, la Prusse et la Russie.

Le fait que Napoléon demeura perpétuellement sur l'offensive lui permit de mettre en application des stratégies de campagne basées essentiellement sur l'initiative et l'audace, compétences qu'il sut exploiter au grand détriment de ses opposants. L'un de ses plans d'attaque favoris consistait, selon ses propres termes, en « la manœuvre sur les arrières ». Conformément à ce schéma de bataille, Napoléon s'efforçait de distraire le front de l'armée ennemie à l'aide d'effectifs réduits pendant que la majeure partie de ses forces contournait le flanc de l'adversaire afin de le prendre à revers dans un mouvement d'enveloppement. L'attaque avortée de McDowell à Bull Run fut calquée sur ce principe. Une autre tactique militaire chère au maître était connue sous l'appellation de « position centrale » ou de « manœuvre sur les lignes intérieures ». Ce concept permettait au belligérant qui se trouvait en infériorité numérique totale d'obtenir la supériorité numérique locale sur les champs de bataille successifs.⁸ Puisque que cette recette avait fait ses preuves durant les décennies précédentes, Napoléon y fit généreusement appel tout en la perfectionnant par l'apport de l'artillerie de Gribeauval⁹ et l'introduction du système divisionnaire. Lors d'une attaque en « position centrale », il interposait ses divisions entre deux fractions adverses dans le dessein de les maintenir séparées. Tirant ensuite parti de l'avantage que lui procuraient ses lignes intérieures, il pouvait déplacer ses bataillons d'un point à un autre sans les exposer au feu de l'ennemi et aussi défaire séparément ses antagonistes avant que ces derniers ne puissent se secourir mutuellement. En maintenant ainsi ses opposants divisés, sa « position centrale » compensait largement son infériorité numérique. Cette technique fut

⁷ Max Gallo, *Napoléon in L'Empereur des Rois*, p. 118.

⁸ Pour une description détaillée de cette tactique, voir *La Guerre de Sécession*, Henri Bernard, pp. 80 à 82.

⁹ Jean-Baptiste Vaquette de Gribeauval. Officier et ingénieur français qui contribua à la réussite militaire de Napoléon. En 1776, il devint inspecteur général du département de l'artillerie qu'il réforma profondément. Il scinda l'artillerie en deux entités distinctes, l'une à vocation de siège et l'autre destinée aux campagnes. Il normalisa la production des affûts de canon grâce à l'introduction de composants standardisés et conçut des batteries qui purent être tractées par des chevaux au galop. Le *Napoleon Gun* couramment utilisé durant la guerre de Sécession était en réalité un canon de Gribeauval.

appliquée magistralement durant la campagne de 1815 au cours de laquelle Napoléon intercala rapidement son armée entre celles des Prussiens et des Anglais avant de les attaquer séparément, repoussant ainsi les premiers à Ligny avant de faire mouvement sur les seconds à Waterloo, deux jours plus tard.

Question d'artillerie, le grand maître excellait en la matière. Il prit très tôt conscience de la valeur intrinsèque de cette arme et innova en exploitant efficacement son énorme puissance de feu. Se refusant à limiter l'usage de ses canons exclusivement à l'appui de l'infanterie, l'Empereur s'en servit non par petits paquets, mais en groupements massifs, ce qui lui permit à maintes reprises d'oblitérer les forces ennemies qui lui faisaient face. Ces « grandes batteries » constituèrent l'une des composantes traditionnelles de toutes les campagnes impériales. Des concentrations incroyables d'artillerie virent le jour sur le terrain, notamment à Wagram en 1809, où les volées de boulets et de shrapnels ouvrirent une énorme trouée dans les rangs autrichiens, ainsi qu'à Waterloo où les canons de Gribeauval se révélèrent d'une efficacité dévastatrice. Dans la plupart des cas, les batteries françaises furent utilisées non dans le but de détruire le parc d'artillerie de l'adversaire, mais bien dans celui de disloquer la concentration de son infanterie.

Au-delà des nombreuses contributions qu'il apporta à la stratégie et aux tactiques militaires, Napoléon accéléra aussi d'une façon significative la cadence de la guerre, faisant totalement fi de la lenteur des conflits du XVIII^e siècle.¹⁰ Ce tempo, l'un des fondements majeurs de toutes les campagnes impériales, reposa essentiellement sur l'agressivité et la célérité dont faisaient preuve ses armées en campagne. *Les marches sont la guerre*, affirmait l'Empereur. La Grande Armée ne se déplaçait pas telle une masse informe, maladroite ou chaotique. Tout au contraire, la répartition des troupes en différents corps permettait la progression en détachements structurés capables de se battre d'une façon autonome. Cette forme de cheminement non seulement masquait les objectifs de l'armée tout en créant la confusion dans les rangs ennemis, mais elle lui procurait une large marge de manœuvre et de flexibilité. Une fois l'ennemi engagé, les corps pouvaient évoluer rapidement afin de s'appuyer mutuellement dans un mouvement dit « de bataillon carré » ou encore « d'éventail napoléonien ».

Le glas du grand stratège français sonna finalement en 1815. C'est aux abords du petit village de Waterloo, situé au sud de Bruxelles, que Napoléon se heurta au duc de Wellington, dit « de Fer », un adversaire coriace qu'il ne put briser. Face à la supériorité numérique des forces de la coalition alliée lui faisant face, le talent de l'Empereur se révéla insuffisant dans la mesure où sa tactique de « position centrale » échoua lorsque, contre toute attente, les renforts prussiens de Blücher parvinrent à se glisser d'un côté à l'autre de son armée. Même dans la défaite Napoléon fut considéré comme le maître suprême de la stratégie guerrière. Sa pensée révolutionnaire fut sans nul doute à la mesure de son temps et c'est précisément là qu'il faut rechercher l'origine de sa vraie grandeur ainsi que la source de son réel génie militaire.

Parmi les nombreux généraux américains formés selon la doctrine napoléonienne, rares furent ceux qui eurent le privilège de mener une ou plusieurs campagnes contre des armées ennemies. Robert E. Lee dut cette bonne fortune tant au respect qu'il gagna comme cadet exemplaire à West Point que comme officier remarquable dans l'armée régulière de l'avant-guerre. Lorsqu'il fut nommé à la tête de l'armée confédérée

¹⁰ A titre d'exemple, en 1805, le général autrichien Kienmayer, personnifiant l'esprit chevaleresque d'un autre âge, envoya une lettre au commandant agressif de la cavalerie française, le maréchal Joachim Murat, priant ce dernier de ralentir sa poursuite parce que les troupes autrichiennes étaient fourbues et, de ce fait, nécessitaient du repos !

du Potomac qu'il renomma aussitôt Armée de Virginie du Nord, il engendra un mythe qui survécut jusqu'à nos jours. Si l'on dépouille Lee et Napoléon du lustre et de la gloire que suscite leur nom respectif, l'analogie entre ce duo légendaire se réduit à une peau de chagrin. Le général confédéré fut en réalité fort différent de l'empereur français, tant par son caractère que par son comportement. Napoléon était un personnage renfrogné, autoritaire et hautain, avec qui l'entente se révélait difficile. Lee, en revanche, se présentait comme l'archétype du gentleman virginien qui se voulait mondain, élégant et digne. Les deux hommes exhibaient néanmoins des traits militaires semblables. Lee partageait la pugnacité, l'agressivité et la force morale de l'Empereur. Il possédait également sa rage de vaincre ainsi que son audace et sa détermination à assaillir l'ennemi, non pour le neutraliser, mais pour l'écraser. Ces traits de caractère impériaux transpirèrent visiblement dans la plupart des campagnes orientales de la guerre de Sécession qui s'échelonnèrent entre mai 1862 et juillet 1863 et au cours desquelles Lee n'engagea ses forces que pour anéantir celles de ses opposants.

Lorsque le général Lee prit le commandement de son armée, le 1^{er} juin 1862, la campagne de la Péninsule battait son plein depuis le mois de mars de cette année et, malgré les efforts conjugués des forces confédérées conduites par le général Joe Johnston, la ville de Yorktown était tombée. Plus inquiétant encore, les troupes fédérales d'un autre « jeune Napoléon », le général George B. McClellan¹¹, étaient parvenues jusqu'aux portes mêmes de Richmond et menaçaient d'assiéger la ville. L'un des officiers de Lee rapporta plus tard dans ses mémoires que chaque fois que le général scrutait l'imposante armée nordiste étalée devant la métropole sudiste, il soupesait la meilleure manière de l'attaquer et de la détruire. En vue de frapper fort, Lee ordonna au général Thomas *Stonewall* Jackson de quitter la vallée de la Shenandoah afin de rejoindre dare-dare l'Armée de Virginie du Nord qui se préparait à une offensive d'envergure contre celle du Potomac. Les instructions transmises à Jackson stipulèrent également *que si l'opportunité de porter un sérieux coup à l'ennemi se présentait lors du trajet, ne la laissez échapper à aucun prix.*¹² Il est donc manifeste, dès le début du conflit, que l'approche de Robert Lee fut celle d'une guerre agressive qui, selon lui, le mènerait le plus sûrement à la victoire. Il fallait tout simplement éliminer l'armée de l'Union massée devant la capitale de la Confédération. Napoléon aurait nul doute entériné ce projet !

La mise en œuvre par Lee des méthodes du maître français ne se limita point à l'adoption du principe « localiser, attaquer et détruire ». Une analyse de ses campagnes, même superficielle, révèle qu'il tenta à maintes reprises d'user des tactiques de « manœuvre sur les arrières » et de « position centrale », notamment lors de la campagne des Sept Jours et plus précisément durant la bataille de Mechanicsville qui se déroula le 26 juin 1862. Cet affrontement constitua la première impulsion de Lee dans son effort de soulager Richmond. L'engagement fut mené rondement afin d'écraser par morceaux l'armée fédérale en usant de la manœuvre dite de « front renversé ». Enjoignant le général John B. Magruder de divertir McClellan avec une portion réduite de l'armée confédérée, Lee jeta le gros de ses forces contre une fraction isolée du V^e corps du général Fitz John Porter, qui était coupée du restant de l'armée fédérale par la rivière Chickahominy.¹³ En distrayant ainsi le front de l'adversaire à l'aide d'effectifs réduits, tout en focalisant ses régiments sur son flanc vulnérable, Lee s'assura la

¹¹ Le général George B. McClellan était surnommé "Little Mac" et "Young Napoleon".

¹² *Official Records of the Union and Confederate Armies* (repris ultérieurement sous le sigle O.R.), series 1, Vol. 2, p. 583, *Lee à Jackson*, 8/6/62.

¹³ O.R., series 1, Vol. 2, p. 589, *Lee à Magruder*, 11/6/62.

supériorité numérique sur les divisions de Porter alors que, dans son ensemble, l'Armée du Potomac surpassait en nombre celle des Confédérés. Comme la lutte fratricide n'en était, à ce moment-là, qu'à ses premiers balbutiements, Lee n'avait pas encore eu l'opportunité d'acquérir l'expérience découlant du conflit. Les stratégies qu'il adopta à Mechanicsville émanèrent donc entièrement des idées préconçues qu'il possédait de la guerre, et ces notions étaient essentiellement napoléoniennes.

La première véritable offensive impériale de Lee durant la campagne de la Péninsule se solda par un fiasco. Une mauvaise coordination des forces confédérées conjuguée à une solide position défensive de Porter firent capoter son plan. En dépit de ce revers, le général sudiste ne se laissa pas déconcerter outre mesure et, le lendemain, il attaqua à nouveau. *Nos pertes en hommes et en officiers sont énormes (...) nous retournerons au combat au petit matin*, écrivit-il au président Davis.¹⁴ Le 27 juin, à la bataille de Gaines Mill, l'armée rebelle se retrouva dans de sales draps jusqu'au moment où une charge des brigades de John B. Hood et de Evander M. Law éventra le front de Porter en fin d'après-midi, obligeant ce dernier à décrocher. Lee avait enfin remporté une première victoire, maigre il est vrai, au prix de pertes substantielles. Le corps de Porter avait bel et bien été défait, mais il n'avait pas été détruit. Quoique Lee eût créé les conditions propices à un triomphe napoléonien, son échec partiel révéla combien il était difficile de traduire les concepts militaires de l'Empereur en succès déterminants sur les champs de bataille américains.

L'agressivité de Lee devant Richmond eut cependant des effets positifs. Elle contraignit McClellan à lever le siège de la capitale confédérée et à se replier sur son point de départ, c'est-à-dire le fond de l'enclave formée par la ville de Yorktown et le fleuve James. Lee ne se contenta pourtant pas de refouler McClellan. Tout comme l'eût fait Napoléon, il envisagea la destruction totale de son armée. C'est du reste dans cette optique qu'il engagea les ultimes batailles de la campagne des Sept Jours. Le fait que les forces nordistes repoussèrent d'une façon musclée toutes ses attaques ne changea nullement le cap du général rebelle ni n'altéra pas sa façon de raisonner. Dans son rapport officiel, il écrivit : *En circonstances normales, l'armée fédérale aurait dû être détruite*.¹⁵ A la fin de la campagne de la Péninsule, Lee sembla donc plus que jamais inspiré par la « grande tactique » de l'Empereur, même si celle-ci n'avait pas encore porté beaucoup de fruits.

Lors de son prochain engagement, celui de Second Manassas, qui fut disputé du 26 août au 1^{er} septembre 1862 avec le général fédéral John Pope, Lee ne put s'empêcher de recourir aux tactiques du grand stratège français. Pope était à la tête de l'Armée de Virginie, une force hétéroclite issue du regroupement de toutes les troupes de l'Union disséminées dans la vallée de la Shenandoah. Lee se porta immédiatement au-devant d'elle afin de la balayer tout en éradiquant la présence fédérale de la région. Nullement intimidé par la supériorité numérique de ses opposants, le général sudiste opéra un mouvement de pur style napoléonien, exploitant le concept de la "position centrale" à son avantage. Il interposa sa propre armée entre celle de Pope qui était concentrée dans la vallée de la Shenandoah et celle de McClellan qui piétinait à Harrison Landing, à l'embouchure de la rivière James. Lee savait que cette dernière était sur le point de remonter la Péninsule. Il n'en tint pourtant pas compte lorsqu'il rassembla ses divisions afin de les jeter contre Pope. Quand l'énorme Armée du Potomac se mit finalement en marche pour rejoindre celle de Virginie, le général confédéré manœuvra rapidement

¹⁴ O.R., series 1, Vol. 2, p. 622, *Lee à Davis*, 27/6/62.

¹⁵ O.R., series 1, Vol. 2, p. 497, *Lee à Cooper*, 6/3/63.

dans l'espoir d'annihiler Pope avant que les deux armées fédérales ne puissent opérer leur jonction. Lee fit donc appel au scénario napoléonien classique de la « manœuvre sur les lignes intérieures », grâce auquel il parvint à isoler sa proie en vue de la détruire impunément. Le général James Longstreet se rappela cette prouesse lorsqu'il écrivit dans ses mémoires : *L'intention du général Lee fut d'attaquer avant que Pope ne puisse concentrer ses forces et obtenir du renfort.*¹⁶ Lors de l'action du 30 août 1862, les Confédérés bousculèrent finalement l'armée du général Pope par un assaut sur ses flancs exposés, autre mouvement cher à l'Empereur.

Après qu'il eut défait l'Armée de Virginie, Lee entreprit sa première grande offensive en territoire ennemi, l'invasion du Maryland. Son objectif fut à nouveau simple : localiser l'armée fédérale de McClellan et l'annihiler. Alors qu'il s'embarquait dans cette campagne, il écrivit au président Davis : *Bien que nous soyons plus faibles que nos opposants, nous devons nous efforcer (...) de les détruire.*¹⁷ Il confirma quelques années plus tard ses intentions par ces mots : *Je suis allé au Maryland pour livrer bataille.*¹⁸ L'ouverture des hostilités débuta mal pour Lee dans la mesure où il se heurta à un ennemi plus vigoureux qu'à l'accoutumée. Il fut de ce fait contraint à se tenir sur la défensive lors de la bataille de l'Antietam du 17 septembre 1862. Malgré ce revers, il dénia pourtant à son armée toute idée de repli. Même en position défavorable, Lee ne cessa d'entrevoir les possibilités d'une offensive, si petites fussent-elles ! Cette campagne, l'une des plus sanglantes de la guerre, se solda par un « ex equo » où chaque camp revendiqua la victoire.

L'engagement peut-être le moins napoléonien de toutes les campagnes de Lee fut celui de Fredericksburg, mené en décembre 1862 contre le général Burnside, le nouveau commandant de l'Armée du Potomac. Ironie du sort, cette bataille fut considérée comme l'une de ses plus grandes victoires tout en constituant un témoignage poignant de la folie des assauts suicidaires des troupes de l'Union contre les fortifications confédérées de Marye's Heights. La conduite de Lee à Chancellorsville, en mai 1863, attesta une fois de plus sa détermination à œuvrer selon l'enseignement de Napoléon. Dans un déploiement de forces désormais classique et bien rodé, il détacha une fraction de son armée sous le commandement de Jubal Early afin de distraire les troupes fédérales du général John Sedgwick pendant que *Stonewall* Jackson, à la tête de l'essentiel de ses effectifs, mettait en déroute l'armée du général Joe Hooker dans un mouvement de flanc magistralement orchestré. Cette victoire, considérée comme le chef d'œuvre de Lee selon certains historiens, fut cependant ternie par la mort accidentelle de Jackson. La disparition de ce brillant tacticien confédéré se fit cruellement ressentir dans l'Armée de Virginie du Nord qui, par la suite, ne retrouva plus jamais sa vigueur d'antan.

L'examen des campagnes sommairement évoquées ci-dessus fait ressortir que, jusqu'au printemps 1863, Robert E. Lee ne fut pas vraiment un général d'exception ni un stratège d'avant-garde. Rejetant toute forme d'innovation, il se raccrocha constamment aux doctrines prônées autrefois par l'empereur Napoléon afin d'y trouver la source d'inspiration nécessaire à ses futures opérations. S'il est indéniable que les tactiques impériales qu'il mit en œuvre se traduisirent par des succès occasionnels, il est manifeste que l'application des méthodes désuètes du stratège

¹⁶ James Longstreet, *From Manassas to Appomatox*, publié en 1896.

¹⁷ *O.R., series I*, Vol. 19, pp. 590-591, *Lee à Davis*, 3/9/63.

¹⁸ Stephen W. Sears, *Landscape turned Red : the Battle of Antietam*, p. 67.

français ne généra le plus souvent que de piètres résultats et cela au prix de pertes humaines et matérielles considérables. Lors de son affrontement suivant, celui de Gettysburg en juillet 1863, Lee s'inspira une fois de plus de son impérial mentor depuis la conception même des engagements jusqu'à leur exécution et leur aboutissement. Mal lui en prit cependant car son inclination à user de concepts militaires dépassés non seulement plongerait bientôt l'armée de Virginie du Nord au fond du précipice, mais elle engendrerait un corollaire bien plus dramatique pour la Confédération : l'évaporation de tout espoir d'une reconnaissance officielle par les grandes puissances européennes.

Rien n'est plus frappant que l'analogie entre les batailles de Waterloo et de Gettysburg, qui décidèrent, l'une du sort de la vieille Europe, l'autre de celui du Nouveau Monde. Lee avait envisagé sa deuxième invasion du Nord d'une façon familière : localiser l'adversaire et l'annihiler. *L'armée n'a rien à gagner en demeurant tranquillement sur la défensive* dit-il, *nous devons impressionner l'ennemi*.¹⁹ En dépit du coût humain effroyable de ses victoires précédentes et quoique ses succès aient été ponctués de revers, Lee n'avait en rien modifié les fondements de sa stratégie. Il écrivit ainsi au président Davis : *Nous ne pouvons nous permettre de maintenir nos troupes dans l'expectative des mouvements de l'ennemi (...). Notre vraie politique consiste à utiliser nos forces pour l'engager là ou nous l'avons décidé*.²⁰ Déterminé une fois de plus à fouler le sol nordiste, Lee mit son armée en branle à la fin du mois de juin 1863 et, présumant une grande victoire en Pennsylvanie, il se prononça ouvertement pour une campagne résolument agressive qui serait menée tambour battant selon l'enseignement de l'empereur français !

La progression des Confédérés vers le Nord s'apparenta aux marches dispersées de la Grande Armée impériale au début du siècle. Le II^e corps du général Richard S. Ewell forma l'avant-garde tandis que ceux de Longstreet et de A. P. Hill fermèrent le train. Ces trois entités avancèrent d'une manière indépendante et c'est en ordre dispersé qu'elles entrèrent au Maryland, puis en Pennsylvanie. Comme l'eût fait Napoléon, Lee espérait créer la confusion chez l'ennemi tout en masquant son objectif. Il écrivit ainsi à Hill : *ceci décevra l'ennemi quant à notre destination finale* et à Longstreet : *Si une partie de nos forces avait pu opérer à l'est des montagnes, cela aurait contribué d'autant plus à la confusion de l'ennemi*.²¹ Peu de manœuvres offensives de la guerre de Sécession furent entreprises d'une manière aussi audacieuse que risquée. L'examen de la correspondance échangée avec ses officiers révèle que Lee ignorait tout des positions ennemies et ne maintenait qu'un contact lointain avec ses propres troupes.²² Tout comme en 1862, l'allure des corps disjoints de Lee en territoire nordiste faillit tourner en catastrophe et il s'en fallut de peu que l'armée confédérée fût prise en tenaille par les forces fédérales du général Meade qui convergeaient vers elle. Le cheminement se poursuivit néanmoins « à la Napoléon », dicté par un ordre de marche rapide et énergique. Les risques inhérents à ce rythme périlleux furent jugés dérisoires ou tout au moins insuffisants pour que le général Lee modifiât ses consignes d'un iota.

L'Armée de Virginie du Nord fut accueillie en Pennsylvanie par les nouvelles alarmantes d'un désastre potentiel. Le 1^{er} juillet, alors que la cavalerie de J.E.B. Stuart

¹⁹ O.R., series I, Vol. 27, p. 868, Lee à Seddon, 8/6/63.

²⁰ O.R., series I, Vol. 27, p. 932, Lee à Davis, 25/6/63.

²¹ O.R., series I, Vol. 27, p. 899, Lee à Hill, 16/6/63 et à Longstreet, 15/6/63.

²² O.R., series I, Vol. 27, pp. 890, 900, 913, 914, Lee à Ewell, 16-17-18/6/63, à Longstreet, 15/6/63 et à Stuart, 22/6/63.

ne donnait aucun signe de vie et que les positions ennemies n'étaient toujours pas localisées, Lee fut informé qu'un détachement du corps de A.P. Hill était engagé à Gettysburg avec un élément inconnu de l'armée fédérale. Confronté à une situation de crise en territoire ennemi, le général confédéré réagit d'une manière typiquement napoléonienne : il enjoignit Hill de contraindre l'ennemi à demeurer à couvert pendant que le restant de l'armée convergeait à son secours. Il ordonna ensuite à ses effectifs de se regrouper, d'attaquer les brigades du général Reynolds faisant face à Hill et ensuite de les détruire. Ses intentions étaient claires : décontenancer un segment de l'armée yankee pour pallier son infériorité numérique. Napoléon n'avait-il pas affirmé durant la grave crise de 1814, lorsque la France fut envahie par une coalition alliée numériquement supérieure à la sienne, *qu'il est impératif de tomber en masse sur un élément isolé de l'armée ennemie afin de le détruire*.²³ Suivant cette recommandation à la lettre, Lee parvint à retourner la situation à son avantage en jetant la majeure partie de ses forces contre un corps fédéral esseulé.

L'agressivité initiale de Lee sembla payante. Les Rebelles se rendirent maîtres du terrain tout en acquérant un avantage tactique certain. Le II^e corps de Ewell parvint à se positionner derrière les Fédéraux, délogeant ainsi les I^{er} et VII^e corps de l'Armée du Potomac. Par malchance, une faille dans la chaîne de commandement confédéré priva le général sudiste d'une grande victoire tandis que les divisions fédérales de Winfield Hancock s'emparaient de positions défensives de premier ordre, notamment des hauteurs de Cemetery Hill et des collines des Round Tops. Face à cette adversité, la réaction de Lee fut à nouveau digne de celle de l'empereur français : refusant de céder la moindre parcelle de terrain conquise en ce premier jour de la bataille, il ignora les conseils de ses officiers supérieurs et décida d'attaquer l'ennemi là où il était. En dépit de la désapprobation générale de la plupart des généraux de son état-major confédéré et de celle du général Longstreet en particulier, un assaut frontal du I^{er} Corps fut annoncé pour le lendemain.²⁴ Napoléon lui-même eut recours à ces charges massives à Wagram, à Borodino et à Waterloo avec des degrés de succès variés. Tout comme lui, Lee fit appel à cette tactique lorsque toutes les autres eurent échoué. Il préféra ainsi attaquer le gros des effectifs nordistes plutôt que d'abandonner le terrain ou de laisser s'échapper les Yankees indemnes. La riposte de ces derniers ne se fit cependant pas attendre et elle fut d'une brutalité extrême. L'engagement général dégénéra rapidement en corps à corps acharnés, l'une des plus sanglantes mêlées que recensa la guerre civile. Au crépuscule du 2 juillet 1863, bien que l'armée confédérée eût une fois de plus prouvé sa valeur et son courage, les lignes fédérales demeuraient intactes.

Lee ne se laissa pourtant pas abattre par l'échec de sa stratégie offensive des deux journées précédentes. Poussé par une détermination presque malade, il se promit de renouveler l'attaque dès le lendemain. Après s'être malgré tout rendu à l'évidence que ses chances de réussite étaient relativement minces, il échafauda alors le plan le plus insensé de la guerre, et cela, une fois de plus en désaccord avec ses officiers. Appréciant à sa juste valeur la puissance des forces ennemies étirées en face de lui et la faiblesse de ses propres moyens, Lee décida de rassembler son artillerie en une grande batterie de style napoléonien. Il espérait ainsi que le tir concentré de ses 159 bouches à feu²⁵

²³ Marino Michael Lee, *Napoleon and the Civil War*, revue Columbiad.

²⁴ Les succès répétés remportés par les Confédérés à 1st Bull Run, 2nd Bull Run, Fredericksburg et à Chancellorsville avaient convaincu le général confédéré James Longstreet que la guerre ne pouvait être gagnée autrement que par une offensive stratégique conjuguée à une défensive tactique. (Source : Mark Boatner, *Civil War Dictionary*).

²⁵ La "Grande Batterie" de Lee à Gettysburg consistait en 159 canons selon Mark Boatner dans *Civil War Dictionary*, et en 140 pièces selon Marino Michael dans *Lee, Napoleon and the Civil War*.

suffisait à découdre l'ennemi, laissant ensuite le terrain libre à l'avance de sa propre infanterie. C'était commettre la même folie que celle de l'armée fédérale d'Ambrose Burnside à Fredericksburg en décembre 1862 !

L'usage de l'artillerie massée dans un but offensif fut exceptionnel durant la guerre de Sécession. Les terrains difficiles des champs de bataille américains, le manque de mobilité des canons ainsi que la longue portée de certaines pièces utilisées durant le conflit reléguèrent l'artillerie à un rôle défensif. Dans la plupart des cas d'ailleurs, les batteries furent cantonnées à l'arrière du front immédiat, et des barrages d'artillerie tels ceux de Wagram ou de Waterloo ne furent que très occasionnels. En revanche, l'idée envisagée à un certain moment par Lee, celle d'avancer ses pièces dans le dessein d'appuyer l'attaque de son infanterie, avait été conçue par le plus grand artilleur de tous les temps, Napoléon en personne.

La grondement infernal de la canonnade qui se déroula le 3 juillet 1863 sous la direction du général Edward P. Alexander fit trembler le sol et s'amplifia dans un crescendo réellement napoléonien. Autant le bombardement fut dantesque qu'il se révéla singulièrement inefficace. Vu la proximité de la cible, les pièces confédérées ne purent être pointées d'une façon précise afin de provoquer des dégâts importants et, par conséquent, la plupart de leur obus s'abîmèrent derrière les lignes fédérales. A peine la fumée fut-elle dissipée que Lee ordonna au général George Pickett de sonner la charge. Surgirent alors des bois plus de 15.000 fantassins répartis en formations compactes et géométriquement ordonnées. Vociférant le *Rebel Yell*²⁶, cette marée humaine se rua « dans le cul-de-sac de la mort »²⁷, aux dires d'un commandant de brigade, pour déferler ensuite sur les Yankees qui, retranchés sur une position élevée dominant le terrain, n'eurent que peu de mal à repousser l'assaut des Rebelles dans un carnage aussi dramatique qu'indescriptible. La « charge de Pickett », ainsi baptisée par les historiens, ou plutôt ses conséquences tragiques, mit un terme définitif aux espoirs confédérés en Pennsylvanie. Alexander écrivit plus tard dans ses mémoires (...) *qu'en décidant de cette attaque, Lee avait désespérément tenté sa chance en prenant le chemin le plus sanglant.*²⁸ En réalité, le général confédéré avait tout simplement failli annihiler sa propre armée plutôt que celle de l'ennemi !

Au lendemain de la terrible et amère débâcle de Gettysburg, l'Armée de Virginie du Nord, à bout de souffle et irrémédiablement meurtrie, n'eut d'autre choix que celui de traverser le Potomac et de se replier vers le Sud afin de panser ses plaies. Elle était non seulement dévastée par des pertes énormes en hommes et en matériel, mais elle était également affaiblie par les désertions massives de volontaires qui, démoralisés, préférèrent retrouver leur foyer ou leur famille. Lee dont la démission de l'armée confédérée avait été refusée par le président Davis, tenta quelque peu de redorer son blason en essayant d'attirer l'Armée du Potomac dans un nouvel engagement ; il dut cependant attendre le mois d'avril 1864 pour que cette opportunité se matérialisât. La guerre avait entre-temps radicalement changé de visage : l'économie, la mobilité et le potentiel industriel dominaient désormais le conflit. Opposé au général Ulysses S. Grant qui, lui aussi témoignait d'une grande détermination, Lee parvint encore à exécuter une attaque de flanc fructueuse à la bataille de la Wilderness, en mai 1864. Grant refusa néanmoins de reculer. Au contraire, il mit le cap sur le Sud en contraignant les Confédérés à demeurer constamment sur la défensive. La campagne se résuma ensuite à

²⁶ Cri de guerre confédéré, littéralement « hurlement rebelle ».

²⁷ R.L. DiNardo & A. Nofi, *James Longstreet, the Man, the Soldier, the Controversy*, p. 90.

²⁸ Alexander Edward Porter, *Military Memoirs of a Confederate*, publié en 1907.

une guerre d'usure meurtrière qui présagea sinistrement les futures impasses sanglantes du front de l'Ouest durant la Grande Guerre de 1914-1918. C'en était désormais fini des agressions audacieuses du général Lee qui fut forcé de se replier avec les restes de son armée sur les fortifications de Petersburg et de Richmond.

D'un point de vue professionnel, il est hors de doute que si Grant était moins habile tacticien que Lee, il le valait sur le plan de la stratégie opérationnelle et le dépassait dans le domaine de la stratégie générale.²⁹ Lee se montra particulièrement habile en tant que soldat napoléonien mais la "grande tactique" de l'Empereur se révéla malheureusement obsolète à l'époque de la guerre de Sécession et l'application de son enseignement périmé conduisit inexorablement la Confédération au désastre. Tandis que d'autres grands généraux de la guerre, tels que Grant, Sherman ou encore, dans une mesure moindre, McClellan, Beauregard ou Longstreet tentèrent de s'adapter aux changements occasionnés par la mobilité du transport et les progrès en matière d'armement, Lee se singularisa par un mode de pensée dépassé. A l'encontre de Grant, il ne montra que peu de propension à s'ajuster aux réalités d'un conflit résolument moderne, comme en témoignèrent son penchant continu pour la guerre offensive ainsi que sa conviction intime que l'ennemi devait être engagé, puis détruit.

Quand l'éradication de l'adversaire cessa d'être une stratégie objective, justifiée ou viable, les généraux qui changèrent leur fusil d'épaule furent récompensés dans leurs efforts. Grant et Sherman, pour ne citer qu'eux, gagnèrent dès lors qu'ils se détournèrent des armées rebelles pour se fixer sur des objectifs plus appréciables, notamment le siège de villes-clé ou la conquête de régions économiquement vitales à l'ennemi. Ces deux généraux éclairés se rendirent également à l'évidence que seule la pratique d'une guerre totale, à l'instar des campagnes locales disputées jusque-là, serait de nature à briser la détermination de la Confédération dans des délais raisonnables. Grant mit ainsi fin au conflit fratricide américain tout simplement en ignorant Lee. Sa stratégie consista plutôt à foncer vers le Sud et à traverser le fleuve James dans le but de s'emparer de Richmond. Pareillement, Sherman comprit bien vite qu'engager l'armée confédérée de John Hood ne revêtait qu'une importance secondaire et préféra axer sa campagne de 1864 sur l'invasion de la Georgie et des Carolines. Comme le fit remarquer Sherman, *Ils [les Confédérés] peuvent peut-être endurer la chute de Richmond, non celle de toute la Géorgie.*³⁰ Même le timoré McClellan fut à sa manière un général clairvoyant lorsqu'il postposa, en 1862, une campagne potentiellement ruineuse contre le Sud au profit d'un appât plus alléchant : la capitale confédérée. Si, en 1863, Lee s'était fixé comme objectif, par exemple, la capture de Harrisburg, cœur de la Pennsylvanie, il aurait peut-être pu remporter une grande victoire. Au lieu de suivre cette voie, il s'empressa d'établir le contact avec les forces de l'Union dans le dessein de les écraser. Son plan échoua lamentablement parce que son armée se cassa les dents sur des positions défensives fédérales quasi-imprenables.

Que peut-on dès lors retenir de l'héritage de Robert E. Lee ? Les ouvrages biographiques et autres chroniques militaires n'ont cessé de faire l'apologie de ce sympathique héros depuis la reddition d'Appomattox jusqu'à nos jours. A l'aide de

²⁹ Il faut entendre par "stratégie opérationnelle" celle qui se pratique à l'échelon d'un théâtre d'opération, et par "stratégie générale" celle qui affecte l'ensemble des théâtres d'opérations.

³⁰ Shelby Foote, *From Red River to Appomattox*, p. 614.

superlatifs parfois subjectifs à l'appui, la majorité des historiens s'accordent pour dépeindre Lee comme la plus belle figure militaire de son temps, le gentleman virginien aux superbes qualités humaines assorties d'une grandeur morale sans pareil. Si la plupart de leurs allégations s'avèrent justifiées, en revanche, l'analyse de ses campagnes nous le révèle sous un angle quelque peu différent, tel un commandant extraordinairement habile et audacieux d'une part, mais ultra conformiste de l'autre, dont les succès aléatoires furent à l'image d'une mentalité et d'un comportement qui ne cadraient plus avec leur temps. La révolution industrielle, économique et sociale qui caractérisa l'époque de la guerre de Sécession exigea de ses participants une large ouverture d'esprit que possédait l'empereur Napoléon mais qui faisait défaut au général Lee. Durant les premières années du conflit, cette lacune n'affecta pas vraiment les champs de bataille car elle n'engendra que des effets pervers limités par les velléités et les maladresses de la réaction fédérale. L'échiquier militaire fut bouleversé lorsque fit irruption une génération de généraux yankees d'une trempe nouvelle qui tirèrent parti des erreurs de leurs prédécesseurs. Coincé alors par un adversaire coriace qui ne jouait désormais plus le jeu selon les règles conventionnelles, Lee, totalement imbibé des préceptes napoléoniens, tenta désespérément l'impossible. Malheureusement pour lui, sa conception démodée de la guerre n'opposa qu'une forme de riposte inadaptée qui ne se traduisit que par la défaite. S'il est indéniable que les stratégies militaires de Napoléon firent leurs preuves plus d'un demi-siècle plus tôt, le conflit américain prouva qu'elles n'étaient plus d'application dans un monde moderne en mutation constante.³¹

Hélas pour la Confédération, l'incapacité ou le refus de Lee d'ajuster sa mentalité à l'esprit de son époque, son agressivité excessive ainsi que son acharnement à user de tactiques d'un autre âge lui coûtèrent la guerre. Le vrai vainqueur du conflit fut sans conteste le général Ulysses Grant. La raison même de sa réussite est évidente : il avait su balayer les concepts d'antan au profit d'une perspective moderne de la guerre totale qui avait complètement échappé à Lee. Harry T. Williams écrivit plus tard que : *Grant estimait que la destruction des ressources économiques de l'adversaire était une forme de guerre aussi efficace et légitime que la destruction de ses armées. Ce qui était réalisme pour Grant se dénommait barbarie pour Lee. Celui-ci continuait à envisager la guerre comme une lutte entre armées, Grant se rendit compte qu'elle était devenue une lutte entre peuples. Lee fut le dernier grand général du passé, Grant est le premier en date des grands capitaines modernes.*³²

Robert E. Lee fut indéniablement l'un des plus grands combattants napoléoniens de son ère et il fut intimement convaincu que l'héritage militaire de l'Empereur garantirait la pérennité de la cause confédérée. Malheureusement pour lui, à force de lorgner constamment les victoires du grand stratège français, il se priva immanquablement d'assurer les siennes !

* * * * *
* * *

³¹ La guerre franco-prussienne déclenchée par Napoléon III en 1870 en fut une autre preuve !

³² Henri Bernard, *La Guerre de Sécession*, p. 295.

BIBLIOGRAPHIE

- Bailey H. Ronald : *Forward to Richmond*, Alexandria, 1983.
- *Battles and Leaders of the Civil War*, Vol. 1 à 4, New York, 1884-1887.
- Bernard Henri : *La Guerre de Sécession*, Bruxelles, 1973.
- Boatner M.M : *Civil War Dictionary*, New York, 1987.
- Buchanan Lamont : *A Pictorial History of the Confederacy*, New York, 1961.
- Catton Bruce : *Stillness at Appomatox*, New York, 1953.
- Catton Bruce : *Gettysburg, Final Fury*, New York, 1976.
- Connely T. : *R.E. Lee, the Marble Man*, Louisiana, 1977.
- Cullen J.P. : *Peninsular Campaign*, New York, 1973.
- Davis W.C. : *The Commanders of the Civil War*, London, 1990.
- Davis W.C. : *Battle at Bull Run*, New York, 1977.
- DiNardo R.L. & Nofi A. : *J. Longstreet, the Man, the Soldier, the Controversy*, Penn, 1998.
- Foote Shelby : *The Civil War, From Red River to Appomatox*, New York, 1986.
- Fuller J.F.C. : *Grant & Lee, Study in Personality*, Indiana, 1982.
- Lattimore R.B. : *Robert E. Lee*, New York, 1964.
- Gallo Max : *Napoléon*, Vol. 1 à 4, Paris, 1997.
- Marino Michael : *Lee, Napoleon and the Civil War* in Columbiad, New York, 1997.
- Maurice F. : *Robert E. Lee, the Soldier*, New York, 1925.
- Murfin J.V. : *Gleam of Bayonets*, New York, 1965.
- Steele Commager Henri : *The Blue and the Grey*, New York, 1982.
- Swafford Johnson : *Great American Battles of the American Civil War*, New York, 1984.
- Van Doren Stern P. : *Robert E. Lee*, New York, 1963.
- War of Rebellion : *Official Records of the Union and Confederate Armies*, Washington, 1884.
- Warner Ezra J. : *Generals in Grey*, LSU, 1992.
- Warner Ezra J. : *Generals in Blue*, LSU, 1992.
- Weigley F. Russel : *The Modern Army in The Image of War*, Vol. VI, New York, 1981.
- Wise J.C. : *Long Arm of Lee*, Nebraska, 1991.